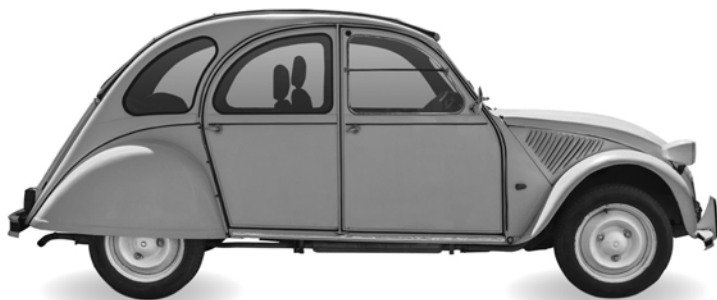


Petites  
Mythologies  
du Bonheur  
Français



Gaël Brulé

Petites  
Mythologies  
du Bonheur  
Français



Essai

**DUNOD**

Responsable d'édition : Ronite Tubiana  
Édition : Florian Boudinot  
Direction artistique : Élisabeth Hébert  
Fabrication : Maud Gilles  
Mise en pages : PCA  
Illustration p. 35 : Manon Belaïche

© Dunod, 2020  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)  
ISBN 978-2-10-080643-0

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le Code de la propriété intellectuelle [Art. L 122-4] et constitue une contrefaçon réprimée par le Code pénal.

Seules sont autorisées [Art. L 122-5] les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, pédagogique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées, sous réserve, toutefois, du respect des dispositions des articles L 122-10 et L 122-12 du même Code, relatives à la reproduction par reprographie.

– *Monsieur, est-ce que vous êtes heureux?*  
– *Vous me prenez pour un con?*

Réplique attribuée au général de Gaulle



# SOMMAIRE

Avant-propos .....	11
Le bonheur en France raconté par les objets .....	13
1. Le bouchon de vin, ou l'attachement au passé.....	37
2. Le repas à la française, symbole de l'hédonisme.....	61
3. La clôture, une barrière contre l'inconnu.....	85
4. La classe d'école, marqueur d'un mille-feuille social.....	117
5. La 2 CV, une voiture libertaire .....	159
6. Le journal, au cœur des grandes idées.....	179
Les tensions culturelles .....	211
Conclusion.....	243
Méthodologie.....	249





## REMERCIEMENTS

Ce livre n'existerait pas sans le soutien et l'encouragement d'un grand nombre de personnes. Ces remerciements ne rendent pas compte de ce soutien.

Je remercie mon éditeur pour ce travail réalisé ensemble. Merci à Ronite Tubiana, Florian Boudinot, Elizabeth Erhardy, François-Xavier Robert, Christine Delrocq et l'ensemble de l'équipe Dunod. Merci à Pierre-Olivier Cervesi pour ses commentaires et suggestions.

Merci à Sébastien pour échanger avec moi le matin sur le projet.

Merci à Thibaud pour nos échanges, ses idées sur les objets et ses relectures critiques et constructives.

Merci à Alain Amariglio, Olivier Couture, Olivier Crevoisier, Rémi Hess, Johan Heilbron, et Rémi Pawin pour leurs relectures et commentaires divers.

Merci à Laura pour m'avoir conseillé et pour avoir été là lors de mes phases d'écriture.

Ma famille et mes amis pour être toujours à mes côtés.

Tou-te-s celles et ceux qui me suivent et m'encouragent ainsi que mes critiques qui me poussent à aller encore plus loin.

## AVANT-PROPOS

En regardant de l'espace les êtres humains répartis sur la planète, on pourrait se dire que nous semblons tous avoir des moyens comparables pour accéder au bonheur. Qu'est-ce qui différencie un être humain de l'autre ou une société de l'autre? Pourtant, les niveaux de bonheur sur la planète connaissent de grandes disparités, que ce soit entre les pays, les régions, les villes ou les personnes. Cet ouvrage se propose de regarder et de caractériser le bonheur français. Contrairement à la plupart des écrits sur le domaine, il emprunte la voie de la culture, prise dans le sens d'un ensemble de significations qui conditionnent nos façons de penser, de ressentir et d'agir. Des années d'analyses comparatives, de voyages et d'observations m'ont amené à la conclusion que les ressorts et les freins du bonheur en France se trouvaient simultanément dans les plis du collectif et de la culture. Après avoir caractérisé les points saillants d'une certaine matrice française (ce que nous appellerons par commodité d'usage la «culture française»), nous tenterons de voir ce qui active ou au contraire ce qui freine les conditions d'émergence du bonheur.

Dans la continuité de mes travaux précédents (cf. *Le bonheur n'est pas là où vous le pensez*), ce livre est une invitation à penser conjointement le bonheur des points de vue individuel et collectif, puisqu'il est en fait si difficile de les séparer. Cette relation va dans les deux sens; une grande partie du bonheur individuel se construit au niveau collectif et la qualité des groupes sociaux dépend également des émotions et des états d'esprits des personnes qui les constituent.

Je ne saurais prétendre à une pure neutralité par rapport à mon sujet d'étude. Le bonheur a toujours été une quête personnelle, surtout au moment où celui-ci m'a fui. Le choix de la culture est aussi lié à mon parcours, qui m'a conduit à vivre hors de France. Le lecteur ou la lectrice y verra une surreprésentation des pays où j'ai vécu (États-Unis, Pays-Bas, Suède, Suisse), puisque j'ai pu y croiser ce qui ressortait des analyses interculturelles avec ma propre expérience et celles des expatriés que j'interrogeais et écoutais sans relâche. Étudier ces pays était d'autant plus enrichissant de mon point de vue puisque, les États-Unis mis à part, ils se retrouvent au sommet des indices de bonheur. S'il est difficile d'être complètement neutre par rapport à ce que l'on étudie, ne serait-ce que par l'orientation et le choix des sujets de recherche, une démarche scientifique requiert néanmoins de se distancier de ses conditionnements psychologiques et socioculturels. Même si la pure objectivité est illusoire, la recherche de celle-ci reste la meilleure méthode pour se rapprocher d'une certaine vérité. C'est pourquoi ce livre s'appuie sur de grandes enquêtes nationales et internationales.

# LE BONHEUR EN FRANCE RACONTÉ PAR LES OBJETS

*«Partout, au contraire, dans l'ensemble comme dans les détails, une pensée fixe, constante, unique, un besoin de confortabilité qui s'allie fort bien avec les jouissances de la vanité, une sollicitude froide et glacée, un ordre, un choix, un arrangement qui flattent les yeux en procurant toutes les aises, toutes les commodités de la vie; en somme, un égoïsme mathématiquement organisé un bonheur étroit, mesquin, prosaïque, vulgaire, si l'on peut appeler bonheur une satisfaction que l'on éprouve seul, dans un isolement absolu; une satisfaction acquise par des moyens artificiels et qui a sa source dans le coffre-fort, au lieu de l'avoir dans le cœur.»*

Charles Expilly, *Le Pirate noir* (1845)

Le bonheur relève de ces sujets que l'on peut regarder selon plusieurs échelles, comme un flocon de neige qui nous révèle autant sur lui et son environnement immédiat que sur le réchauffement climatique. Thème qui touche à la société ou à l'individu, quête ultime ou injonction permanente, il semble à la fois délicat d'en parler et impossible de

le taire. Le débat sur le bonheur a été contrasté ces dernières années, entre ceux qui le cherchent à tout prix et ceux qui en ont assez de le voir partout. Objet désiré par excellence ou repoussoir, argument commercial ou boussole, cheval de Troie néolibéral ou utopie, bonnet blanc ou blanc benêt, les discours sur le bonheur parlent parfois autant des personnes qui les assènt que de l'objet lui-même. Après avoir tour à tour touché les sphères de la philosophie, de la religion, de l'art, de la politique, du marketing, de la science, il a depuis peu percolé là où il n'avait jamais mis les pieds avant : entreprises, collectivités et gouvernements<sup>1</sup>.

La façon dont l'étude du bien-être a évolué ces dernières décennies est le reflet d'une petite révolution sociale. Jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, on s'appuie sur des mesures de *bien-être objectif*, c'est-à-dire des choses *a priori* désirables, comme la richesse, la santé ou la non-dépression. Quel que soit le domaine, un expert évalue, mesure, détermine le niveau de bien-être de l'extérieur. Cela change au lendemain de la guerre et surtout à la fin des années 1950. D'abord rétifs à sortir de mesures purement objectives, les praticiens et les scientifiques s'ouvrent petit à petit au ressenti des acteurs et se tournent vers des mesures plus subjectives. C'est d'abord le cas dans le domaine de la santé, où l'on redonne une voix au patient avec des questions telles que : « Comment jugez-vous votre état physique actuel ? » Cette amorce se poursuit dans le domaine de la psychologie où l'on s'en remet davantage

---

<sup>1</sup> L'exemple souvent cité du Bhoutan repose davantage sur un indice de qualité de vie (préservation de l'environnement, des cultures) que sur un indice de bonheur à proprement parler, les dimensions étant pour la plupart objectives.

au jugement des patients sur leur propre état de santé psychologique. Ce qui paraît normal de nos jours représente alors un changement en profondeur du poids donné à la parole des individus. C'est ainsi que les scientifiques ont commencé à se pencher sur le bonheur des personnes.

### **Heureux mais peut mieux faire**

Le bonheur en France... Quand je parlais de ce sujet d'étude, les gens étouffaient un hoquet, haussaient les sourcils, et l'on me demandait fréquemment s'il « existait une telle chose », ou alors on me souhaitait « Bonne chance ». Cela paraissait pour certains aussi incongru que le beau temps en Bretagne ou la gastronomie anglaise. En allemand, néerlandais ou yiddish, on parle pourtant de vivre « comme Dieu en France » pour évoquer une vie douce. Niveau de développement économique élevé, nourriture, paysages, temps passé à échanger, à manger, à vivre laissent présager d'un bonheur certain.

Mais, dans la vie de chacun comme au niveau collectif, la conversion de qualité de vie en bonheur est loin d'être mécanique et nombreux sont ceux qui estiment qu'en France des obstacles s'y opposent. Ce constat est largement relayé et exagéré par les catastrophistes qui s'en donnent à cœur joie pour s'accorder sur le fait que rien ne va. Ils se répartissent en général en deux catégories. D'un côté, il y a les « romantiques », des journalistes, essayistes, écrivains ayant connu – ou pensant avoir connu – une autre France, et regrettant un certain passé. De l'autre côté, se trouvent les économistes aux penchants anglo-saxons et autres représentants des *winner*s de la mondialisation, qui

adorent détester l'Hexagone. Peut-être parce qu'elle est coincée dans certaines contradictions, peut-être parce que la France a souvent été perçue comme une possible alternative au capitalisme débridé.

Alors, qu'en est-il vraiment? Le niveau de bonheur des Français est-il aussi bas que notre aptitude à l'autodérision<sup>2</sup>? Pour y répondre, il convient tout d'abord de définir ce que l'on met derrière ce mot lourd de sens. Il y a deux façons principales d'étudier le bonheur: d'une part, le niveau de bonheur déclaré («De manière générale, je me sens heureux-se»), et d'autre part la satisfaction à l'égard de sa vie («De manière générale, je suis satisfait-e de la vie que je mène»). En regardant les enquêtes disponibles en France depuis plusieurs décennies, on s'aperçoit de plusieurs choses.

Le premier constat que l'on peut effectuer renvoie les romantiques et les *winner*s dos à dos, puisque la plupart des Français se déclarent heureux. En moyenne, plus de 80 % se disent assez ou très satisfaits de leur vie – et, comme on peut le voir dans le tableau ci-dessous, le pourcentage de personnes heureuses dépasse 90 %.

**Tableau 1.** Pourcentage de gens heureux en France

Très heureux	35,0%
Assez heureux	56,4%
Pas très heureux	7,3%
Pas du tout heureux	1,3%

Source : European Values Study

<sup>2</sup> Cette remarque n'est pas « gratuite ». Nous reviendrons sur la place de l'humour dans les sociétés et notamment dans la société française.



Ce constat est renforcé par une comparaison avec les autres pays européens. En y regardant le niveau moyen de bonheur, on voit que, sans être en tête, la moyenne française est élevée, avec un niveau déclaré supérieur à celui des Finlandais par exemple<sup>3</sup>.

**Tableau 2.** Bonheur déclaré en Europe<sup>4</sup>

Rang	Pays-Bas	Niveau de bonheur déclaré
1	Islande	3,42
2	Pays-Bas	3,40
3	Irlande	3,38
13	France	3,20
20	Espagne	3,05
25	Italie	2,96
26	Allemagne	2,96
44	Ukraine	2,62
45	Russie	2,57
46	Bulgarie	2,50

Données : European Values Study

La situation est légèrement moins favorable en passant de la question « Êtes-vous heureux ? » à la question « Êtes-vous satisfaits de votre vie ? ». On voit par exemple

<sup>3</sup> Les Finlandais étaient premiers en 2018 et en 2019 dans le *The World Happiness Report*, qui mesure l'évaluation de la vie, une forme de contentement (« Ma vie est proche de ce qu'elle pourrait être »).

<sup>4</sup> Données complètes en annexe.

qu'en moyenne, les Français se déclarent plus heureux que les Allemands mais que ces derniers se déclarent plus satisfaits de leur vie.

**Tableau 3.** Satisfaction à l'égard de sa vie en Europe

Rang	Pays	Satisfaction à l'égard de sa vie
1	Danemark	8,25
2	Islande	8,04
3	Malte	8,01
17	Italie	7,10
18	Allemagne	7,08
22	Espagne	7,00
25	France	6,91
44	Bulgarie	5,46
45	Ukraine	5,38
46	Russie	5,35

Données : European Values Study

Le constat du bonheur en France change en fonction de la mesure adoptée. Les Français se disent heureux mais considèrent leur vie comme largement améliorable. Sauf mention contraire, c'est la satisfaction à l'égard de sa vie, le concept le plus établi et le plus commun parmi les études, que nous utiliserons pour qualifier le bonheur.

Loin d'être statiques, les niveaux de bonheur évoluent au fil du temps. C'est notamment le cas de la France avec le premier d'une longue série de paradoxes : malgré

les critiques de la société actuelle, le niveau de bonheur moyen y a globalement augmenté ces dernières décennies<sup>5</sup>, comme dans la plupart des pays occidentaux<sup>6</sup>. Il existe quelques exceptions : les États-Unis, dont le niveau stagne ou baisse depuis des décennies et la plupart des pays méditerranéens après la crise de 2008. La diminution du sentiment de bonheur aux États-Unis a été constatée par l'économiste Richard Easterlin<sup>7</sup>, donnant lieu au fameux paradoxe qui porte son nom. Ce dernier a fait l'objet de nombreuses études. Dans la lignée des travaux de Robert Putnam, Stefano Bartolini explique notamment la diminution du bonheur américain par la perte de lien social due à l'usage accru de la voiture, de la périurbanisation et du temps passé à travailler. Ces facteurs combinés ont atténué la force des communautés sur lesquelles les États-Unis s'étaient construits. Le politologue italien va plus loin puisque, selon lui, ce n'est pas la croissance qui a eu raison du tissu social mais la croissance qui s'est faite en détricotant le tissu social, augmentant par là même la solitude et les services payants (faire garder ses enfants ou laisser les personnes âgées dans une maison réservée

---

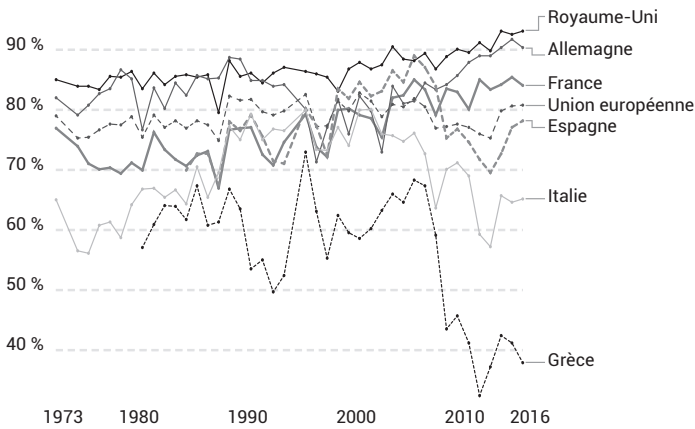
<sup>5</sup> Veenhoven, R., « Is Life Getting Better? How Long and Happily Do People Live in Modern Society? », *European Psychologist* n° 10, 2005, p. 330-343.

<sup>6</sup> Par ailleurs, les différentes formes de bonheur n'évoluent pas nécessairement dans le même sens. Si l'on observe l'évaluation de sa vie, mesurée par l'échelle de Cantril, le *World Happiness Report* montre que le niveau de 2019 a diminué par rapport à 2009. Les Français évaluent leur vie 0,3 point plus bas qu'il y a dix ans.

<sup>7</sup> Easterlin, R., « Does Economic Growth Improve the Human Lot? Some Empirical Evidence », in Paul A. David et Melvin W. Reder, *Nations and Households in Economic Growth : Essays in Honor of Moses Abramovitz*, New York, Academic Press, 1974.

stimulent l'économie). Les États-Unis auraient en quelque sorte converti la qualité de leurs liens sociaux, une ressource gratuite, en services très chers et donc en croissance économique. Comme le disait Coco Chanel, «les meilleures choses sont gratuites et les secondes meilleures sont très, très chères».

**Figure 1.** Évolution de la satisfaction à l'égard de sa vie dans quelques pays européens



Source : Eurobarometer (2017) / OurWorldInData.org

La dégringolade du bonheur dans les pays méditerranéens est plus récente. Paradoxe cynique pour le berceau de l'eudémonisme et l'hédonisme, on voit que le niveau en Grèce s'est écroulé de manière inédite depuis que les données sont collectées<sup>8</sup>, et que l'Italie et l'Espagne connaissant une situation comparable mais plus modérée. Les mesures déclarées en Grèce ont par ailleurs été corroborées par des

<sup>8</sup> L'autre chute marquante fut celle des pays de l'ancien bloc communiste et notamment de la Russie au début des années 1990.

indicateurs objectifs. En analysant les eaux usées de la ville d'Athènes, un groupe de chercheurs de l'Université nationale et capodistrienne a constaté une augmentation de la consommation de psychotropes (multipliée par 35 entre 2010 et 2014), d'anxiolytiques à base de benzodiazépines (multipliée par 19), d'antidépresseurs (multipliée par 11) et de stupéfiants en tous genres<sup>9</sup>. Ce type de corroborations entre l'objectif et le subjectif a déjà été réalisé dans d'autres contextes. Toutes choses égales par ailleurs, les gens heureux prennent moins de produits excitants, ils ont moins de conduites sexuelles à risque et leur longévité est plus élevée. La différence d'espérance de vie entre les gens malheureux et les gens heureux, est, après contrôle d'un certain nombre de facteurs objectifs (catégorie socio-professionnelle, revenu) d'environ sept ans, soit la même différence entre fumeurs et non-fumeurs<sup>10</sup>.

À l'inverse du cas grec, la France est, avec l'Allemagne et le Royaume-Uni pré-Brexit<sup>11</sup>, l'un des pays occidentaux où l'augmentation de la satisfaction de vie est des plus

---

<sup>9</sup> Larbi Bouguerra, M., « Un tableau clinique de la crise grecque. L'austérité au filtre des eaux usées », *Le Monde diplomatique*, mai 2018. Voir aussi Larbi Bouguerra, M., « Toxicité de l'austérité », *Le Monde diplomatique* / *Manière de voir* n° 163 février-mars 2019.

<sup>10</sup> Veenhoven, R., « Healthy happiness: effects of happiness on physical health and the consequences for preventive health care », *Journal of Happiness Studies* n° 9(3), septembre 2008, p. 449–469.

<sup>11</sup> Les données de ce graphique ne montrent pas les conséquences du Brexit, qui a eu un effet négatif significatif sur le bien-être subjectif des individus, en particulier de ceux qui avaient des valeurs pro-européennes et pro-UE. Kavetsos, G. Kawachi, I., Kyriopoulos, I., Vandenborgh, S., « The Effect of the Brexit Referendum Result on Subjective Well-being », Center for Economic Performance, *Discussion Paper*, 2018.

prononcées. Cela semble aller à l'encontre de ce que nous pourrions percevoir. Une partie de l'explication est due à l'accès à l'information, à notre connaissance accrue, immédiate et omniprésente de la pauvreté, de la misère ou du chômage<sup>12</sup>, mais également à un fort décalage entre la perception des individus de leur condition et celle de la condition des autres. Ainsi, la plupart des répondants pensent que c'était mieux avant (69 % tout à fait d'accord ou plutôt d'accord<sup>13</sup>). C'est l'un des paradoxes des sociétés modernes : alors que l'on ressent en partie qu'elles nous aliènent, elles semblent en même temps nous permettre de mieux répondre à nos besoins, et notamment nous donner la capacité de nous développer en tant qu'individus.

Ce qui est marquant dans le cas français est le grand écart entre la façon dont les personnes évaluent leur situation et celles de leurs compatriotes. Les enquêtes mettant en avant ce constat se suivent et se ressemblent. La tendance à évaluer sa situation plus positivement que la moyenne est commune. C'est qu'on appelle « le biais d'agentivité » ou « de positivité », lequel traduit notre propension à nous penser plus beaux et plus intelligents que la moyenne. Il est donc classique d'avoir davantage confiance en son sort que dans celui du groupe auquel on appartient. Mais l'écart en France est abyssal. C'est ce que retiennent la plupart des gens quand ils disent : « Les Français sont pessimistes. » Ils ne le sont pas tant par rapport à eux-mêmes que par rapport aux autres, comme

---

<sup>12</sup> Lecomte, J., *Le Monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez*, Les arènes, 2017.

<sup>13</sup> Enquête IPSOS, *Challenges*, janvier 2019.

si une barrière hermétique se dressait entre la sphère individuelle, synonyme de bonheur, et la sphère collective, synonyme d'inquiétude. La plupart (55 %) sont plutôt ou tout à fait optimistes quant à leur avenir, alors que 55 % pensent que la vie des futures générations sera moins bonne<sup>14</sup>. Ce pessimisme touche de manière très inégale les différentes composantes de la population, en fonction de leur âge, de leur lieu de résidence et de leur éducation<sup>15</sup>.

Une première image un peu grossière dépeindrait ainsi des Français globalement heureux, avec un niveau de satisfaction déclaré qui augmente, mais qui considèrent que leur vie pourrait être (encore) meilleure. En revanche, ils se déclarent particulièrement préoccupés du bien-être collectif. Au-delà de ces affirmations, de quoi est constitué le bonheur en France et ailleurs ?

## **La culture du bonheur français**

### *Plus qu'un pot de rillettes ?*

La culture s'appuie sur une architecture de *valeurs*, avec des valeurs mises en avant et d'autres dépréciées. En France, le terme de « valeur » a parfois été utilisé comme outil de distinction, d'exclusion, de mise à

---

<sup>14</sup> 12 % pensent qu'elle sera meilleure et 33 % ni l'un ni l'autre.

<sup>15</sup> Le pessimisme touche moins les jeunes, les plus éduqués et les urbains et davantage les catégories qui ont le plus de difficulté à se situer dans le monde contemporain : les peu diplômés, les personnes déclarant un fort niveau de contrainte budgétaire, les habitants des couronnes périurbaines... et les répondants qui se sont déclarés « gilets jaunes ». Cf. Philippe Moati, « Pourquoi s'intéresser aux utopies », l'observatoire des perspectives utopiques (l'Obsoco), 2019.

l'écart, à l'image de la publicité de Bordeau Chesnel dans les années 1990 : « Désolé, nous n'avons pas les mêmes valeurs. » Le terme même (ainsi que celui d'« identité ») a davantage été mobilisé par la droite sur l'échiquier politique (Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Fillon). Dans le cadre de ce livre, nous excluons le terme de valeur pris sous l'angle matériel, droitier ou intrinsèque, pour se consacrer à ce à quoi, dans les cultures, on attribue de l'importance.

Selon le philosophe canadien Charles Taylor, les valeurs « seraient une “coloration” qu'un univers neutre prendrait inévitablement pour nous ». Elles sont au cœur de la société par le truchement des croyances collectives, des perceptions, des émotions, des comportements et des institutions. En retour, les arrangements institutionnels, les politiques et les pratiques sociales s'appuient fortement sur les valeurs présentes. Les mots raisonnent alors avec un imaginaire commun et font écho à « des valeurs communes, à une culture commune, à des représentations et souvent à un inconscient : les personnes ont des conduites orchestrées parce qu'elles ont intériorisé les mêmes modèles, les mêmes valeurs ou les mêmes schèmes qui les guident de l'intérieur et qui, épousant les contours de leur volonté, les façonnent sur le mode de l'habitude et donnent à la contrainte les caractères du naturel<sup>16</sup>. » Elles deviennent souvent des chevilles rhétoriques permettant de créer des politiques publiques. Ainsi, pour justifier une politique aux États-Unis, on s'appuiera sur

---

<sup>16</sup> Boltanski, L., *L'amour et la justice comme compétences*, éditions Métailié, p. 85-86, 1990.



la notion de *freedom of speech* (liberté d'expression), de *free market* (marché non entravé) ou de responsabilité ; en Allemagne, la bonne gestion ou l'ordre, et en France, on mettra en avant des notions d'égalité, de démocratie ou de contrat social.

Nous aborderons également les aspects institutionnels, mais indirectement, *via* leur relation à la culture, en ce qu'ils la conditionnent ou l'influencent ou en ce qu'ils la rendent visible. Les institutions sont constituées et travaillées par deux mouvements, un mouvement conscient et stratégique d'une part et des processus inconscients, où les valeurs percolent et deviennent réalité d'autre part, tant et si bien que :

*« Par-delà l'activité consciente d'institutionnalisation, les institutions ont trouvé leur source dans l'imaginaire social<sup>17</sup>. »*

Les institutions, comme l'imaginaire, ne sont pas figées. Alors que les valeurs évoluent, soit les institutions évoluent en même temps, soit elles se retrouvent désuètes, en opposition avec le *Zeitgeist* et finissent par « s'instituer, se laisser redéployer, déployer dans une histoire personnelle ou collective<sup>18</sup> ». Il est d'ailleurs difficile d'opposer frontalement mondes physique et imaginaire. Philippe d'Iribarne montre comment les cadres législatifs et les lois sont réinterprétés en permanence en fonction des valeurs ambiantes.

---

<sup>17</sup> Castoridadis, C., *L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, 1975, p. 197.

<sup>18</sup> Hess, R., préface de *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, Anthropos, Paris, 2005.

*D'une certaine culture française...*

Si on ne l'explicite pas nécessairement, il y a toujours, selon Charles Péguy, une « mystique » au fondement de la Cité. Nous allons tenter de caractériser la mystique française à travers ses valeurs et de voir comment ces dernières sculptent, permettent et encombrant le bonheur. En nous attachant à la culture nationale, voyons comment tenter de cartographier, dans le cas français, le « système de significations imaginaires qui valorisent et dévalorisent, structurent et hiérarchisent »<sup>19</sup>. En sus d'être en mouvement, il existe, dans chaque société, plusieurs imaginaires qui peuvent cohabiter, entrer en conflit<sup>20</sup>. Les différentes générations, les classes sociales sont porteuses de sous-cultures distinctes. Pierre Bourdieu a montré que ce qui était valorisé changeait selon qu'il s'agissait des classes populaires (force, orgueil, rôles genrés) ou des classes dominantes (raffinement, distance et rôles moins genrés)<sup>21</sup>. Aux cultures de classe se superpose une mosaïque de cultures régionales (Alsace, Bretagne, Sud, Corse, Guadeloupe...) et locales (grandes villes, petites villes, campagnes).

Sur le papier, tout semble séparer un habitant des quartiers cossus du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris de celui d'une barre HLM de Sarcelles ou des collines du Morvan : rythme de vie, consommation, transports, univers

---

<sup>19</sup> Castoridadis, C., *L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, 1975, p. 227.

<sup>20</sup> Baczko, B., *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs*, Payot, Paris, 1984.

<sup>21</sup> Bourdieu, P., *La distinction*, éditions de Minuit, Paris, 1979.